

Des nouvelles
d'une p'tite ville

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-
Des nouvelles d'une p'tite ville
Sommaire : t. 3. 1969, Monique.
ISBN 978-2-89585-609-2 (vol. 3)
I. Hade, Mario, 1952- . 1969, Monique. II. Titre.
III. Titre : Des nouvelles d'une p'tite ville.
PS8615.A352D47 2015 C843'.6 C2014-942500-7
PS9615.A352D47 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur : www.mariohade.com

Imprimé au Canada
Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Mario Hade

Des nouvelles
d'une p'tite ville

1969. Monique



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur

Le secret Nelligan, roman, Les Éditeurs réunis, 2011.

L'énigme Borduas, roman, Les Éditeurs réunis, 2012.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 1 : 1946 – L'arrivée en ville, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 2 : 1951 – Les noces de Monique, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 3 : 1956 – Les misères de Lauretta, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 4 : 1962 – La vérité éclate, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 1 : 1967 – Violette, roman, Les Éditeurs réunis, 2015.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 2 : 1968 – Juliette, roman, Les Éditeurs réunis, 2015.

À paraître à l'hiver 2016 :

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 4.

*Merci à la vie qui,
malgré mes nombreuses erreurs,
a été très généreuse à mon égard.*

Chapitre 1

Monique vit le jour en 1930. Sa mère, Lauretta Frégeau, était âgée de vingt-trois ans alors que son père, Émile Robichaud, en avait trente-trois. Ses parents s'étaient mariés en 1928. Avant de mettre au monde son premier enfant, Lauretta avait fait deux fausses couches. Monique était la prunelle de ses yeux, alors qu'Émile aurait préféré un garçon qui l'aurait aidé, plus tard, aux champs. Ils habitaient une jolie petite ferme qu'Émile avait achetée de sa mère et de son beau-père. C'était la terre ancestrale située à Stanbridge East. Les fausses couches de Lauretta avaient affecté Émile, et il avait noyé son chagrin dans l'alcool. Pourtant, il avait promis à Lauretta de ne plus boire si elle l'épousait. Malgré les craintes exprimées par la famille Frégeau, et ignorant leurs recommandations, elle avait épousé Émile, bien qu'il fût illettré, querelleur et ivrogne. Elle était bien naïve, cette Lauretta, si elle pensait pouvoir changer Émile. Ce dernier était issu d'un milieu social inférieur à celui des Frégeau, dont le père était le métayer du premier ministre Taschereau...

Lauretta avait réussi à garder son mari sobre par la menace. Soit il cessait de boire, soit elle retournait vivre avec ses parents qui l'accueilleraient à bras ouverts si elle devait en arriver là.

La petite Monique ne resta pas longtemps enfant unique puisqu'un an plus tard naissait le fils tant attendu par Émile.

Ils le prénomèrent Gérard. Émile était rasséréiné parce que le bébé était ossu et paraissait en excellente santé. Il cessa alors de se faire du mouron et reprit le travail de plus belle parce que sur une ferme il n'y avait jamais de repos. Monique était très jeune lorsque naquit Marcel. D'après sa mère, c'était une copie identique d'Émile. Ce dernier était au comble de sa joie. Par la suite, ils eurent trois autres garçons, à intervalles réguliers. Lauretta était épuisée après ce marathon d'accouchements, ayant deux et même parfois trois enfants aux couches. Monique fut mise à contribution très tôt, pour donner le biberon et pour toutes sortes de petits travaux, avant même l'âge de cinq ans. Elle était fière et heureuse d'aider sa mère. Elle adorait nourrir les animaux de la basse-cour, malgré sa peur des dindes. Elle grimpait sur un petit escabeau pour cueillir les œufs. Une partie servait à nourrir la famille, et le surplus était vendu à des gens du village.

Émile, harassé par les travaux de la ferme, était irascible. Il lui arrivait même souvent d'avoir des coups de gueule. À ces moments-là, Monique le craignait.

— Voyons, Monique, t'es donc ben sans dessein, baptême ! Fais attention avec les œufs... Tu vois pas que c'est fragile !

— Il y en a un seul de fêlé, p'pa ! On va pouvoir le manger quand même.

— Pis slaque sur la moulée ! T'as pas l'air de savoir que ça coûte cher ?

Elle s'effondrait en pleurs et s'enfuyait à la maison pour trouver consolation auprès de sa mère, qui était douce et reconnaissait l'aide de sa plus vieille.

— Ne t'en fais pas, ma chérie! Ton père travaille fort, et même s'il est habile, il n'a pas toujours le bon équipement pour se faciliter la tâche. Je ne suis pas sûre qu'il soit fait pour être cultivateur. S'il avait un tracteur comme le voisin, ça lui simplifierait peut-être la vie, mais sa camionnette n'est pas le véhicule idéal, surtout en hiver. Et c'est trop d'effort pour un seul cheval comme celui qu'il possède en ce moment, car il se fait vieux, tu sais! Ton père t'aime, mais quand ça ne va pas, il est très colérique.

— Il me fait peur, maman! Je pense toujours qu'il va me frapper quand il se choque après moi.

— Il ne m'a jamais frappée. Si jamais il te frappe, tu me le dis tout de suite! D'accord, ma grande?

— Oui, maman!

— Pourrais-tu aller me chercher une couche pour Yvan? Et puis, tant qu'à faire, amènes-en deux, parce que je pense bien que Patrick ne va pas tarder à souiller la sienne à son tour.

Malgré la crainte que son père lui inspirait, Monique était heureuse parce qu'elle se sentait utile. Sa mère la regretterait quand elle commencerait l'école. Lauretta était enceinte à nouveau, et elle ne voulait pas empêcher l'accroissement

de la famille, parce que le clergé condamnait publiquement les femmes qui avaient peu de grossesses. Quand Monique fut en âge d'aller à l'école du rang, elle avait déjà cinq jeunes frères, Gérard, Marcel, Yvan, Patrick et Daniel. Gérard avait commencé à aider son père et Monique, avant de se rendre à l'école, aidait sa mère dans les tâches ménagères. Au retour, elle faisait la tournée du poulailler et nourrissait dindes et poules. Étant désormais une grande fille, elle n'avait plus peur des dindes. Du revers de la main, elle les chassait pour mettre fin à leur offensive.

En plus d'être une belle fillette, Monique était volontaire et sûre d'elle. Sa mère avait beaucoup contribué à lui donner de l'assurance, en lui apprenant à lire, à compter et à écrire avant même qu'elle soit d'âge scolaire. La maîtresse utilisait ses services pour qu'elle l'assiste avec les moins doués. Sa confiance s'était décuplée quand l'institutrice avait reconnu son talent. Les élèves n'étaient pas nombreux à fréquenter l'école de rang, une douzaine tout au plus, de la première à la septième année. Monique s'était fait une amie qui était dans sa deuxième année. Elles étaient à peu près de la même taille et du même niveau scolaire. Une saine compétition s'était installée entre elles. Susanne Desmarais n'habitait pas très loin de la ferme des Robichaud et faisait le trajet avec Monique. Devenues complices parce qu'elles étaient les plus brillantes, elles s'amusaient aux dépens des grands garçons

qui s'ennuyaient mortellement en classe, car ils ne voyaient pas l'utilité d'étudier. Ils seraient agriculteurs, comme l'étaient leurs pères et leurs grands-pères.

Durant les congés scolaires et les vacances d'été, Monique aidait de plus en plus sa mère. Lauretta lui montrait, entre autres, à préparer des repas simples. À cette époque, on n'utilisait que les produits frais du jardin l'été et les conserves l'hiver. Émile avait installé des bacs dans la cave pour les légumes ayant une longue conservation. Patates, navets, carottes et choux y étaient entreposés en quantité suffisante pour se rendre jusqu'à la prochaine récolte. Monique et Gérard, âgés respectivement d'à peine sept et six ans, travaillaient fort durant l'été à désherber, à rechausser les plants et à arroser cet immense jardin caillouteux. De l'aube au coucher du soleil, ils vaquaient aux travaux qu'Émile ne manquait pas de leur dénicher. Aucune place pour la fainéantise, disait leur père. Plus Gérard vieillissait, plus Émile était exigeant à son égard. Monique avait pitié de son petit frère. Même s'il était déjà plus grand qu'elle, elle considérait que son père exagérait.

— Je vais t'aider, Gérard. Mais avant, je vais m'assurer que maman n'a pas besoin d'aide. D'accord ?

— J'ai hâte de commencer l'école, mais p'pa a pas l'air trop enchanté de ça !

— Ne t'inquiète pas Gérard, maman va exiger que tu ailles à l'école ! P'pa ne gagnera pas là-dessus, tu peux me croire. Je vais en parler avec maman.

— Il me répète tout le temps que, depuis aussi loin qu'il se rappelle, il a toujours travaillé ! Il dit toujours qu'il va faire un homme avec moi chaque fois qu'il sait que je suis épuisé que j'en braillerais.

— Qu'est-ce que tu veux, Gérard, p'pa est comme ça, mais maman va te protéger, ne te tracasse pas !

Monique entra dans la maison et demanda à sa mère si elle n'avait pas besoin d'elle et lui fit part, par la même occasion, des inquiétudes de Gérard. Assise dans une chaise berçante, Lauretta était en train d'allaiter Daniel. Elle le berçait doucement pendant qu'il la tétait goulûment. Monique hésita à troubler leur quiétude. Elle connaissait l'importance du moment pour le poupon, mais aussi pour sa mère.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi, maman, avant que je retourne à mes corvées ?

— Non, ça va, ma grande ! Je termine d'allaiter Daniel, il va sûrement s'endormir tout de suite après. Je vais commencer à préparer le souper puis faire un peu de couture par la suite.

— J'aimerais te parler de Gérard, maman. Je trouve que p'pa lui en demande beaucoup. Ce n'est qu'un garçon de six ans. Je vois bien que Gérard travaille très fort et qu'il est souvent au bord des larmes tellement il est fatigué.

— J'ai remarqué qu'il avait des ampoules aux mains, mais il m'a dit que c'était parce qu'il s'y prenait mal pour bêcher.

Marcel a commencé à pleurnicher et Yvan a suivi à son tour. Ça m'est parti de l'idée par la suite. Tu fais bien de me tenir au courant, parce que je suis tellement prise par la routine de la maison et j'ai tellement hâte d'accoucher. Le dernier mois de ma grossesse se déroule dans les grosses chaleurs et j'ai beaucoup de difficulté à la supporter.

— Ne dis pas à p'pa que c'est moi qui t'ai rapporté ce que je viens de te dire. Je ne veux pas qu'il se mette sur mon dos ! Il peut être très méchant quand il veut.

— Je ne pense pas que ton père soit volontairement méchant, mais souvent on reproduit ce qu'on a vécu dans l'enfance, et il ne l'a pas eu facile quand il était jeune. Il est devenu orphelin très jeune, tu sais...

— En tout cas, je le trouve pas mal dur avec nous ! Il nous prend pour des esclaves, maman ! Quand j'ai fini mes corvées, je n'ai même plus faim pour le souper. J'en viens à prier pour avoir une journée de pluie et pour n'avoir qu'à nourrir les poules ou t'aider avec les enfants dans la maison.

— Je vais lui parler, ne t'en fais pas ! Montre-moi tes mains ! Ma foi, tu as de la corne, toi aussi... Je lui en glisse un mot, pas plus tard que ce soir. J'ai l'argument dont j'avais besoin sans vous trahir, toi et Gérard !

— Merci, maman ! Je savais que tu comprendrais !

Monique retourna au jardin pour confier à son frère Gérard la conversation qu'elle avait eue avec sa mère. Elle lui

expliqua que Lauretta avait remarqué que ses mains étaient calleuses après lui avoir demandé de les lui montrer. Gérard était rassuré, car il craignait vraiment de subir les foudres de son père. Un sourire se dessina sur son visage. Il remercia sa sœur, et reprit son travail avec une énergie renouvelée. La vie pourrait être tellement plus agréable et plus facile pour tout le monde si Émile n'en demandait pas tant à ses enfants. Un jour, peut-être, lorsqu'ils seraient plus nombreux à se partager le travail...

Les années passèrent et Monique, à treize ans, avait bientôt terminé sa septième année. Ses cinq frères allaient à l'école du rang et Nicole, la cadette, était en première année. Émile avait enfin de la main-d'œuvre jeune pour lui prêter main-forte. Et si elle n'était pas volontaire, il s'organisait pour qu'elle le devienne. Il avait parlé avec sa femme pour retirer Monique de l'école, mais elle s'y était fermement opposée.

— Écoute-moi, Émile. La loi stipule que les enfants ne peuvent pas entrer sur le marché du travail avant l'âge de quatorze ans, et j'ai bien l'intention de te faire respecter la loi.

— Tu veux la garder à la maison? Elle peut être utile sur la ferme!

— Ne pas travailler avant l'âge de quatorze ans, Émile! Je veux que Monique soit instruite! Elle est très intelligente et pourrait faire une excellente enseignante ou une infirmière.

— C'est des métiers de vieilles filles qui travaillent pour une maigre pitance, ça, Lauretta! Tu pourrais en faire une bonne sœur, tant qu'à y être...

— Elle n'a pas la vocation pour faire une bonne sœur, mais elle pourrait être une excellente épouse très dévouée. Tu ne vois pas ces choses-là, toi, Émile. Tout ce que tu vois, c'est de la main-d'œuvre gratuite!

— Elle pourrait aller travailler dans une manufacture à Bedford et nous rapporter de l'argent, qui est si rare. La guerre n'est encore pas terminée et les manufactures manquent d'hommes. Ils engagent des femmes tant que tu veux...

— Moi, je pense que tous nos enfants ont payé amplement en travaillant pour toi, pour nous, si tu veux mon idée.

— Je t'ai pas demandé ton idée, mais je savais que tu me la donnerais pareil! J'ai pas peur d'le dire, mais c'est sa dernière année d'école. Après ça, elle va aller travailler dans une industrie pis ramener sa paye icitte. C'est pas vrai qu'elle va continuer d'aller à l'école pendant qu'on tire le diable par la queue! Pis obstine-moé pas, Lauretta Frégeau! Maudite famille de bourgeois...

— Tu peux bien parler contre ma famille tant que tu veux, Émile Robichaud, mais au moins, ils sont tous instruits, eux autres. On ne peut pas en dire autant de ton côté...

Émile était furieux, pas seulement parce que sa femme l'avait remis à sa place, mais parce qu'il avait un terrible complexe

de ne pas savoir lire ni écrire. Il savait compter, mais uniquement pour les calculs simples et pratiques qui touchaient au quotidien. Pour lui, c'était une énigme qu'une femme veuille étudier plus loin que l'école primaire et encore... Une femme devait élever ses enfants, savoir faire à manger, être capable de tenir la maison. Si elle possédait quelques connaissances pour soigner les maladies infantiles, une grippe ou une blessure, c'était tant mieux. Mais elle devait avant tout être prête à recevoir son mari suivant les préceptes de l'Église, afin de ne pas restreindre la famille.

Le point de vue d'Émile horripilait son épouse. Chaque fois qu'il abordait le sujet, elle montait aux barricades. Il savait alors qu'elle lui ferait la gueule pendant quelque temps. Pour s'amender, Émile devait soit faire preuve de gentillesse, soit simplement s'excuser. Ce n'était pas chose aisée pour lui de faire amende honorable, car il avait la rancune facile. Il pouvait exprimer son regret à Lauretta, mais sans en croire un traître mot, et s'en prendre à un ou à tous ses enfants. Il avait pris Monique en grippe, parce qu'il la soupçonnait d'avoir monté sa femme contre lui pour parvenir à ses fins. Il lui faisait donc de petites vacheries en lui rajoutant des tâches qu'il confiait normalement à d'autres, croyant que sa femme ne verrait rien. Monique souffrait de ces petites vengeances qu'elle jugeait non méritées. Le plus pénible, c'était qu'elles étaient récurrentes.

Monique n'avait que treize ans lorsqu'elle commença l'école secondaire et, déjà, elle avait le corps d'une femme.

Elle était grande pour son âge, et les hommes se retournaient sur son passage. Naïve, elle n'avait pas vraiment conscience de l'intérêt qu'elle suscitait chez la gent masculine. Était-ce son sourire contagieux ou sa fraîcheur virginale ? Nul n'aurait su le dire, mais sa beauté sauvage ne laissait personne indifférent. Ses formes voluptueuses démentaient son jeune âge. Lauretta avait noté l'attrait qu'elle exerçait sur les hommes quand ils se rendaient à la messe du dimanche. Sa mère décida de la mettre en garde.

— Monique ! As-tu remarqué l'intérêt que tu suscites chez les gens quand on entre à l'église, le dimanche ?

— Je n'ai rien vu de tel, maman ! Es-tu certaine que c'est moi qu'on regarde ? Est-ce que mon habillement est convenable, en ce moment, vu qu'on s'en va justement à l'église ? Le bas de ma robe se défait-il ou ai-je de la saleté sur une jambe ? Examine comme il faut, avant que je me couvre de honte...

— J'ai bien regardé, Monique, et il n'y a rien qui cloche dans ton habillement et tu n'as aucune trace de boue non plus. Ce sont les hommes qui t'observent avec des yeux concupiscent. Tu es simplement trop jolie, ma grande !

— Je n'ai pourtant que des vêtements très ordinaires !

— Ce ne sont pas tes vêtements qui attirent le regard, mais tes formes trop généreuses pour une gamine de ton âge. Tu

devras être très vigilante si tu ne veux pas t'attirer la foudre des épouses qui voient leurs hommes loucher tout simplement en te voyant.

— Mais maman, qu'est-ce que je peux y faire ? Je les trouve bien étranges de s'intéresser à moi comme ça !

— Je sais, mais les hommes sont comme ça ! Quand ils voient une belle fille, ils oublient tout le reste, femme et enfants. Ce sera à toi de faire attention de ne pas les provoquer, en ayant une conduite irréprochable en tout temps. Tu comprends ?

— Mais je ne fais rien de mal ! Ce n'est pas de ma faute si les hommes sont fous...

— Je sais ! Je sais ! Mais c'est comme ça. Ta beauté peut être une source de problèmes et de disputes entre une femme et son mari s'il te reluque de façon trop évidente. Quand tu auras toi-même un mari, tu comprendras davantage mon propos. La beauté peut être une calamité pour celle qui en est dotée, tu sais, mais arrêtons de nous tracasser avec le comportement des hommes. C'est, malgré tout, leurs problèmes !

Le discours de sa mère perturba Monique. Devenue récemment pubère, elle ressentait des changements dans son corps. Aussi avait-elle été bouleversée lors de ses premières menstruations. Sa mère lui avait alors expliqué que c'était le signe qu'elle était devenue une femme. Monique n'avait senti aucune douleur les jours précédant les premiers écoulements. Elle avait eu simplement la surprise durant les vacances d'été,

alors qu'elle travaillait dans le jardin. Elle s'était rendue à la maison en courant. Pour Lauretta, cela devait se produire plus tard, et elle n'avait pas encore abordé le sujet avec sa fille. À cette époque, on ne parlait pas beaucoup de ces choses-là. Elle avait doté Monique d'une ceinture et de serviettes de coton lavables. Elle n'avait pas les moyens de lui offrir des serviettes jetables. Les grandes villes comme Montréal en avaient dans leurs rayons, et les quartiers huppés étaient les seuls à se les procurer. Monique avait donc pris l'habitude de laver ses serviettes, sortes de couches pour bébé que sa mère Lauretta avait repliées et cousues pour lui assurer une meilleure protection.

Émile avait noté un changement chez sa fille et il n'était pas insensible à sa beauté. N'ayant aucun désir incestueux, il aurait arraché les yeux de celui qui aurait proféré des insanités sur sa fille. Il se rendit compte que Monique était aussi belle que sa Lauretta au début de leur mariage, sauf que sa fille n'était encore qu'une enfant, trop précoce à ses yeux. Toute allusion au sujet de ses charmes le mettait hors de lui. Par exemple, au magasin général, un homme dans la trentaine, marié et père de famille, avait fait une remarque sur la beauté exceptionnelle de Monique.

— Écoute-moé ben Lessard, mon baptême! Tu dis un autre mot concernant ma fille et tu vas le regretter...

— Monte pas sur tes grands chevaux, Robichaud! J'ai juste dit que c'était un beau brin de fille équipée pour veiller tard. C'est pas la fin du monde!

— J't'avais dit de te la fermer, mais t'as voulu faire ton fin finaud. Sors dehors, que je t'arrange la face. J'te promets que tu vas être un bout de temps avant de la regarder!

— Penses-tu que tu me fais peur, Robichaud, haut comme trois pommes!

— J'veux pas de chicane en dedans! Sortez, tous les deux, parce que si vous cassez quelque chose icitte, va falloir payer vos dégâts!

— Envoye, Lessard! T'es ben bon avec ta gueule, mais viens dehors t'essayer avec tes poings si t'es un homme... Tu vas t'apercevoir que, même si j'suis juste haut comme trois pommes comme tu dis, je peux te faire plier en deux, car j'en ai couché des plus grands que toé!

— C'est sûr que je vas sortir pis attache ben ta tuque, mon p'tit crisse!

Une fois dehors, Lessard n'eut même pas le temps de se mettre en position de combat qu'Émile lui décocha une droite sur le nez. Le sang se mit à couler, et le nez de Lessard avait pris un drôle d'angle. Il tenta de se ressaisir, car Émile avait enchaîné avec un uppercut de la gauche, qui l'envoya au

sol. Lessard avait son compte. Le combat dura moins d'une minute, et Émile retourna à l'intérieur du magasin général pour ramasser sa commande.

— On peut pas dire que tu niaises avec ça, Émile! Lessard va sûrement y penser à deux fois avant de te chercher à nouveau querelle, lui lança le propriétaire.

— J'l'avais averti, mais on dirait qu'y comprend pas ben quand on lui parle! J'ai pas peur d'le dire! Que j'en pogne un autre à lever les yeux sur ma fille pis y va subir le même traitement. C'est juste une enfant de treize ans, baptême!

— T'as raison, Émile, mais avoue que ta fille a pas l'air d'avoir juste treize ans?

— Tu me feras pas accroire qu'elle a l'air d'une femme mature, baptême?

— T'as un point là-dessus, Émile! Surtout quand ça vient de Lessard, il sait très bien l'âge de ta fille, pis c'est un gars marié après tout...

— Tu vas me marquer ça jusqu'à la prochaine paye de lait?

— J'ai pas d'inquiétude avec toé, Émile, j'te marque ça tout de suite. À' revoyure!

— C'est ça, à' revoyure!

Émile avait donné le ton avec Lessard. Cette mise en garde ferait rapidement le tour de la paroisse et, le dimanche suivant,

il en verrait les résultats. Il avait l'intention de se faire respecter, lui et toute sa famille. Son frère, Aimé, le tiendrait au courant des ragots qui circulent à son sujet. Il retourna chez lui, fier de son coup, et n'avait, pour toute blessure, qu'une jointure éraflée. Ça lui avait fait du bien de vider son trop-plein sur la gueule de Lessard. Il se trouvait encore assez bon pour son âge. Il approchait de la cinquantaine.

Monique ne fut jamais importunée par les hommes du village et de la campagne environnante. Son père avait veillé au grain. Elle aurait bien aimé poursuivre ses études, à tout le moins pour une autre année. Pour Émile, il n'en était pas question. Qu'une de ses filles se rende en neuvième année était une perte de temps et d'argent.

À quatorze ans, Monique entra sur le marché du travail. Elle s'était fait engager par une compagnie américaine qui avait une division à Bedford. La Torrington Steel Needles Company fabriquait des aiguilles pour les machines à coudre, mais aussi pour les transfusions sanguines, contribuant ainsi à l'effort de guerre. Le travail était, pour elle, une partie de plaisir comparé à celui de la ferme, qui plus est, sous la direction de son père. Comme elle ramenait de l'argent à la maison, Émile la laissait tranquille tant qu'elle aidait sa mère à tenir les lieux. Elle gardait dix pour cent de son salaire. Elle qui n'avait jamais eu un cent se trouvait subitement riche. Elle gagnait 15 \$ par semaine et mit donc de côté 1,50 \$ pour ses petites dépenses. Économe, elle ne gaspillait pas son argent pour des broutilles.

Lauretta lui avait expliqué l'importance de se constituer un trousseau de mariage. Monique ne pouvait pas espérer recevoir une dot de son père puisqu'ils étaient pauvres, selon sa mère. Curieusement, elle ne s'était jamais sentie pauvre. Ils avaient toujours mangé à leur faim et n'avaient pas manqué de vêtements non plus. Sa mère perdait rarement un bout de tissu et savait le réutiliser pour lui donner une seconde vie. Le soir, tout en discutant, elles décousaient toutes les deux des vêtements que Lauretta refaisait à temps perdu. Elles défaisaient des cols de chemises usés et les recousaient en les retournant du côté non usé. Il y avait bien sûr une décoloration, mais personne ne faisait attention à ce détail sauf peut-être Yvan, qui était très pointilleux sur sa tenue vestimentaire.

Émile était de meilleure humeur depuis que Monique ramenait de l'argent à la maison. Il tirait moins le diable par la queue et pouvait régler son ardoise au magasin général sans attendre après sa paye de lait, comme il le faisait depuis des années. Le marchand lui en fit la remarque.

— Coudonc, Émile, tes affaires ont l'air d'aller mieux depuis quelque temps! As-tu hérité?

— Si on te pose la question, tu diras que tu le sais pas! J'ai peut-être vendu une couple de taures.

— J'suis ben content pour toé! Quand les affaires vont mieux, on peut acheter autre chose que l'essentiel, pas vrai?

Émile ne répondit pas au marchand écornifleur. La vie chez les Robichaud continuait d'être frugale. Il n'était pas question de dépenser inutilement, mais plutôt d'économiser pour affronter les coups durs. Émile ne dépensait pas un seul dollar de plus qu'à l'accoutumée. Il avait mis ses comptes à jour, grâce à une partie de la pension de Monique, et engrangeait le reste en remerciant, dans sa tête, sa plus vieille. Après des années de dur labeur, il voyait enfin la lumière au bout du tunnel, lequel lui était apparu interminable. Si Émile était avare de remerciements, Lauretta n'était pas économe de reconnaissance envers son aînée pour son soutien financier. Elle la regardait avec admiration et la voyait se transformer devant ses yeux. À quatorze ans, sa taille était mince et son corps, déjà musclé, s'était davantage découpé. Son visage était mieux défini et avait perdu toutes traces de l'enfance. Elle avait grandi au point de dépasser son père. On pouvait dire qu'elle était ravissante, voire racée.

Occasionnellement, Émile et Lauretta se rendaient à Granby pour y visiter les sœurs d'Émile. L'une d'entre elles avait marié un petit commerçant, une autre avait épousé un comptable, et la plus vieille, un employé de la ville qui était décédé trop jeune d'un problème pulmonaire. La préférée d'Émile et de Lauretta était Georgina, qui s'était unie au comptable. Une fois, Lauretta avait insisté pour que Monique fasse partie du voyage. Elle voulait qu'elle voie autre chose que son petit village de Stanbridge East ou Bedford, ville où elle travaillait. À cette occasion, un de ses cousins invita Monique

à se joindre à lui pour assister à une partie de baseball au stadium de Granby. Elle regarda sa mère puis son père pour avoir leur aval. Émile répondit :

— Tu peux y aller, mais ne lâche pas ton cousin Rock d'une semelle ! Tu m'as bien compris ?

— Oui, p'pa ! J'ai vraiment le goût de voir un vrai stadium. On m'a dit que celui de Granby est vraiment gros !

— Pis toé, le neveu ! Je me fie sur toé pour la chaperonner correctement !

— Tu peux te fier à lui ! C'est un garçon sérieux, répliqua Georgina.

— Si tu m'le dis, j'veux ben te croire, Georgina, pour autant qu'ils reviennent tout de suite après la partie.

— C'est un programme double, mononcle Émile !

— Dans ce cas-là, tu reviendras avant, parce qu'il faut qu'on retourne à temps pour le souper des plus jeunes !

— D'accord, p'pa !

Monique était déçue, mais surprise qu'il ait accepté aussi facilement qu'elle se rende au stadium avec son cousin, sans lui imposer d'autres chaperons. Elle savourait ce moment de liberté. Ils se rendirent à pied au stadium. Quand elle vit la grosseur du stade, elle fut très impressionnée. La population totale de Stanbridge East et de Bedford pouvait y entrer

aisément. Son œil exercé évalua qu'il pouvait accueillir de trois à quatre mille personnes. La ligue provinciale avait suspendu ses activités à cause de la guerre, mais les gens y allaient quand même pour regarder des parties de moindre calibre. L'ambiance était telle que Monique était complètement captivée par cette joyeuse foule de partisans. Elle était conquise. C'était l'événement le plus captivant qu'elle ait jamais connu de sa vie et elle voulait le revivre le plus souvent possible. L'hystérie collective qui s'installait quand une équipe marquait un point la transporta. Monique se sentait libérée de pouvoir exulter à sa guise.

— Il faut y aller, Monique! Ça fait déjà deux heures que nous sommes ici..., lui mentionna son cousin.

— Déjà? Je n'ai pas vu le temps passer!

— Tu sembles beaucoup aimer ça!

— J'adore la foule, les partisans en liesse! Si j'habitais Granby, je ne manquerais pas une seule partie!

— Peut-être que tu pourrais venir durant tes vacances? Ma mère serait sûrement contente de t'accueillir. Tu pourrais prendre ma chambre, puisque je serai à Montréal tout l'été.

— Je ne pense pas que mon père serait d'accord! Il s'attend à ce que je donne un coup de main sur la ferme.

— Laisse-moi arranger cela pour toi! Si c'est ma mère qui lui demande, il n'osera pas lui refuser ça. J'en suis certain!

— Tu ferais ça pour moi, cousin? Tu es vraiment très gentil, tu sais!

— C'est la moindre des choses, cousine. Ça me fait plaisir!

Monique était éblouie par la gentillesse de ce cousin qu'elle connaissait à peine. Elle espérait que sa persuasion fonctionne. Elle était attirée par cette jolie petite ville qu'était Granby. Pour elle, c'était de loin la plus grosse ville qu'elle ait jamais vue. Par ailleurs, elle se demandait pourquoi ce cousin était si gentil avec elle. Attendait-il quelque chose en retour et, si oui, quoi? À force de se faire répéter qu'elle était jolie, elle avait fini par y croire, malgré les petits défauts qu'elle s'était trouvés: trop forte du buste, lèvres trop pulpeuses et hanches trop généreuses. Elle ne réalisait pas encore que ces attributs étaient justement ce qui attirait les hommes, du plus jeune au plus vieux. Son cousin n'avait certainement pas l'intention d'abuser de sa naïveté puisqu'il serait absent pendant tout l'été.

De toute façon, Monique prierait pour que ça fonctionne. Son engouement soudain pour le baseball était tel qu'elle pourrait visualiser un match juste à l'écouter à la radio. Elle rêvait maintenant de rencontrer les plus grandes vedettes de ce sport, et s'imaginait dans les grands stades de New York ou de Los Angeles entourée d'une foule en délire. Elle avait de la difficulté à concevoir un stade qui pouvait contenir plus de soixante mille spectateurs. C'était démesuré. Elle s'était rendu compte qu'il y avait beaucoup de femmes qui étaient

des adeptes de ce sport. Ce n'était donc pas exceptionnel de faire partie de cette légion d'amateurs. Sur le chemin du retour, aux côtés de son cousin, elle admirait cette ville industrielle qui semblait promise à un brillant avenir. Peut-être y habiterait-elle un jour? Qui savait ce que l'avenir lui réservait? Pour le moment, elle travaillait avec ardeur à l'usine de Bedford et était satisfaite de son sort. Elle était bien jeune encore et n'avait même pas d'amoureux. En arrivant chez sa tante, elle avait encore le visage cramoisi du bonheur qu'elle avait ressenti.

— Et puis, Monique! T'es-tu amusée au stadium? lui demanda sa tante.

— J'ai eu beaucoup de plaisir, ma tante!

— Tu as encore le visage tout rouge! Je crois que tu es devenue une vraie fan?

— J'aime beaucoup ce sport, c'est vrai!

— Moi aussi! répondit sa tante. Je ne manque pas une occasion d'y aller avec ton oncle. Si la guerre peut finir, on aura droit à du baseball plus enlevé. Les meilleurs joueurs sont enrôlés, mais apparemment que la guerre achève... J'espère que c'est vrai!

— Je pense bien que oui! Les Allemands sont en déroute sur plusieurs fronts, répliqua son oncle Hector, comptable de métier. J'ai entendu ça à la radio! Il faut que ça finisse un jour, batinse.

— Mes enfants sont trop jeunes pour y participer pis moé j’suis trop vieux, répondit Émile.

— En tant que cultivateur, tu étais exempté même si tu avais l’âge de t’enrôler, Émile. De toute façon, tu as eu suffisamment d’enfants pour qu’on t’épargne...

— Si j’avais eu à y aller, j’aurais fait mon devoir! répliqua Émile.

— Moi aussi, je crois bien, mais j’aime mieux ne pas y être allé. J’ai un de mes frères qui est de l’autre bord et il a été bien chanceux. Il a été blessé au débarquement de Dieppe il n’y a pas longtemps. Maintenant, il est quelque part en Angleterre et il pense bien que c’est fini pour lui. Ma pauvre mère a reçu une lettre du ministère de la Guerre, qui disait qu’il était dans un hôpital et qu’il reviendrait dès que l’armée pourrait le rapatrier.

— C’est ben triste, mais nous autres, il faut qu’on s’en retourne nourrir nos enfants, lança Émile, qui commençait à être irrité par son beau-frère.

Émile salua la compagnie: c’était le signal du départ. Lauretta embrassa sa belle-sœur et son beau-frère, les remerciant de les avoir accueillis. Monique fit de même, et ils se dirigèrent vers le *pick-up* d’Émile.